

Oedipe terminable et interminable : une demi-mesure

Marisa FIUMANO

(61)Lacan a plusieurs fois commenté l'embarras de Freud par rapport à l'asymétrie de l'Oedipe féminin : d'une manière particulièrement concise et prégnante il y insiste dans un passage fameux de « l'Étourdit »¹ :

« (...) l'élucubration freudienne du complexe d'Oedipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle au départ (Freud dixit) contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage. »

L'utilisation du terme élucubration ajoute une touche ironique au commentaire de Lacan. L'élucubration, en fait, est « une méditation ou élaboration menée avec méticulosité mais peu claire et proluxe »². C'est-à-dire que, malgré une bonne volonté, des efforts répétés, les conclusions de Freud restent obscures. Dans ce bref passage, Lacan introduit des termes (62)qui, du fait de la pluralité des significations qu'ils contiennent, assument une valeur signifiante. Le premier,

1 In *Scilicet*, n° 4, p. 21.

2 *Devoto-Oli*, dictionnaire italien.

« ravage », a déjà été mis en évidence par Chatel de Briancion dans son *Malêtre dans la procréation* (où elle a montré que la racine étymologique de ravage était « ravir » – dévaster, détruire – la même que celle de ravissement et que ravir et ravissement sont deux positions possibles par rapport à la jouissance de la mère).

Le second signifiant à souligner est « subsistance ».

Lacan parle donc d'élucubration à propos d'une castration « donnée », présente de toujours, en contraste (qui produit de la douleur) avec le « ravage », qui se produit dans le rapport à la mère. Ravage d'autant plus douloureux que dans son rapport à la mère, la petite fille est beaucoup plus en attente que dans son rapport au père : elle espère de la mère un soutien en tant que femme.

La petite fille est ainsi en attente (position elle aussi exquisément féminine : d'une femme enceinte, on dit aussi qu'elle attend un enfant) de quelque chose qui lui vienne de la mère.

Lacan précise « qu'elle semble bien attendre ». S'attendre est prévoir avec espérance ou crainte. En quoi consiste cette subsistance « prévue », en quelque façon déjà prise en compte ? Comment la désinvolture par rapport à la castration contraste-t-elle avec la douleur du ravage dont elle fait l'expérience dans son rapport avec la mère ? Il est sans doute vrai, comme le soutient Freud, que les femmes montrent une plus grande désinvolture par rapport à la menace de castration et qu'elles développent en général, une instance surmoïque moins inflexible que celle qui est à l'oeuvre chez les hommes tandis qu'elles sont moins à leur aise et plus exposées dans leur rapport à leur mère.

Le fait que Lacan utilise le terme subsistance, qui signifie aussi nourriture, renvoie à l'oralité et fait penser que la petite fille s'attend, en tant que femme, à une nourriture essentielle et indispensable comme elle l'a déjà expérimenté durant sa prime enfance dans son rapport avec sa mère.

La subsistance est différente du soutien, de l'appui oedipien fourni par le père.

(63)Le contraste entre le fait de savoir se débrouiller avec l'Oedipe et les affaires de la castration, et la douleur d'une conflictualité irrésolue avec la mère est un thème que nous retrouvons en analyse.

Souvent est évoqué un temps premier, un temps mythique dans lequel la « nourriture » ne manquait pas et dans lequel il n'y avait ni douleur ni conflit. Quelques fois, pour exprimer de manière efficace ce contraste, pour donner corps à des sensations confuses et vagues, on en vient à réévoquer des photographies de la première enfance comme témoignage de bonheur absolu, de sécurité, de sérénité.

Le temps auquel remonte la photo souvenir (le souvenir-fantaisie

précipité dans la photo) s'oppose souvent à un second temps dans lequel, à travers un autre souvenir ou une photo qui l'exprime, se condensent le courroux et le désappointement, la tristesse ou l'entêtement, toute une gamme des sentiments secondaires à une désillusion et qui ont à voir avec cette douleur dont parle Lacan. Dans ce deuxième temps, les choses ne vont plus comme avant, entre les deux il y a eu quelque chose qui a tout changé.

La trahison

C'est comme conséquence de cet « après » que s'enracinent la récrimination, le reproche, le conflit avec la mère. « C'est comme si au fond je ne me fiais plus à ma mère, comme si j'avais été trompée dès le départ. Quand je parle en ces termes de ma mère j'éprouve de la douleur et la sensation d'avoir subi une trahison ». Il y a dans les paroles de cette femme le ressentiment que l'on éprouve quand la bonne foi et la confiance sont mal placées et qu'une attente a été trahie. Un ressentiment qui couve sans exclure le fait de reconnaître que l'abnégation et la disponibilité de la mère réelle étaient quasiment inépuisables.

Le reproche vis-à-vis de la mère se mêle aux dénonciations de torts et d'injustices subies, quelque chose de préjudiciable par rapport à un « droit » et qui en tant que tel renvoie à l'équité, à l'attente d'une restauration d'une loi supérieure qui instaure un régime de justice.

C'est-à-dire que d'un côté est dénoncé un dommage que l'on retient (64) avoir subi et de l'autre on invoque une intervention restitutive qui rend justice de la souffrance vécue et du dommage subi : en somme on prétend avoir droit à une réparation.

La protestation et l'appel à la justice sont adressés à une instance symbolique tierce, au père. Souvent le père réel ne réussit pas à la représenter, mais même quand il est en mesure d'écouter la demande de la petite fille, en la rassurant sur sa féminité, la conviction d'avoir été lésée par la mère n'est pas abandonnée. Le « soutien » du père ne suffit pas à rendre superflue la subsistance demandée à la mère, d'autant plus que la Mère (qui à ce moment serait écrite avec un grand M, la mère toute puissante et imaginaire), est accusée de ne pas vouloir céder quelque chose.

Il ne s'agit pas du don symbolique de ce qu'on n'a pas, comme dans le cas du père (voir le cas Dora), mais d'une nourriture, d'une subsistance qui devrait être fournie mais qui est refusée. Un escamotage pour détourner ce refus consiste dans le fait de voler, dérober, soustraire : dans la tendance des femmes à s'approprier des objets, même s'ils sont apparemment inutiles et superflus, appartenant à la mère ou à d'autres femmes, il y a une tentative de suppléer à une demande restée sans

réponse.

La cleptomanie, par exemple, peut être en lien avec une « subsistance » manquée de la part de la mère, avec son refus de céder quelque chose sur laquelle se fonde sa consistance, de la même façon que tous les symptômes (par exemple, ceux liés à l'oralité) renvoient au lien primitif avec elle.

Souvent le conflit entre ce que l'autre a et ce qu'il est, n'est pas net (la mère a le phallus et c'est l'objet absolu du désir). Il y a des objets féminins qui, du fait de leur proximité avec le corps de la mère (bijoux, lingerie intime) constituent une sorte de prolongement du corps de la mère et, de ce fait, ne sont pas cessibles. Il y a des femmes qui, bien que désirant le faire, « ne peuvent » les endosser sans craindre de se sentir en faute. Ou au contraire, quand c'est la mère elle-même qui les offre, ils sont refusés parce qu'aucun objet n'est apte à satisfaire la demande ou bien parce que, du fait même de se détacher de la mère, ils perdent leur valeur et ne sont plus (65) désirables. Même si la mère est conciliante et cherche à satisfaire la demande de la fille, elle peut raviver l'hostilité et induire une répétition infinie de la demande.

Pour accepter la partialité d'un don il faudrait que la petite fille ait déjà renoncé à l'idée de la transmissibilité, de femme à femme, du « quid » de la féminité.

La persistance de cette croyance – à savoir que la mère détient quelque chose qu'elle refuse de céder – dément la conviction de Freud que d'être castrée à l'origine (ou pour le dire comme l'a dit une analysante : « Être roulée » dès le départ ; roulée est un terme du jargon qui correspond à voler, dérober, être roulée ajoute au vol subi la connotation de la colère et de l'accusation) est quelque chose qui va de soi et qui rend facile le rapport des femmes à la castration.

L'être castrée à l'origine ne va pas de soi parce que la petite fille suppose qu'il y en a une qui ne l'est pas, la mère, ou qui en occupe la place. La subsistance que la petite fille attend de la mère est liée au fait qu'elle lui attribue le pouvoir de remédier à la castration. Le fait que la mère ne réponde pas à ce type de demande est considéré comme un refus. D'où la dérive, le corps à corps avec la mère dans la tentative de lui attraper quelque chose.

Récriminer, revendiquer

L'attraper, le voler, le soustraire peuvent aussi réaliser des connotations phalliques c'est-à-dire que la petite fille peut disputer le père à la mère, c'est-à-dire entrer dans la compétition oedipienne mais la position précédente consiste en une demande qui se joue dans un « a solo » avec la figure féminine. En d'autres termes, la revendication phallique

s'installe sur le mode d'une récrimination vis-à-vis de la mère, dans une tentative de soulager la douleur, de réduire le dommage au minimum.

Nous pouvons alors distinguer deux modalités de réaction de la petite fille dans sa façon d'affronter la crise oedipienne : une représentée par la « récrimination » et adressée à la mère consiste dans le fait de lui reprocher de ne pas avoir cédé quelque chose de sa consistance féminine ; la seconde (66) « revendique » les avantages de l'appartenance phallique (la revendication en fait n'a pas pour objet l'organe mais les avantages qui s'attachent à celui qui le possède).

Le terme « récriminer » a une valence différente de celle de « revendiquer » ; le premier suggère une question de droit pénal, le second une question de droit civil ; dans le premier il y a dénonciation d'un crime, dans le second appel à une justice supérieure. Mais de quel crime s'agit-il ? Le crime dans le droit pénal a à voir avec un attentat, avec une lésion ou avec le meurtre du corps de l'autre. Le crime est le désir de mort de la mère dans le double sens du génitif, subjectif et objectif : désir de la part de la mère et désir vis-à-vis de la mère. Désirer la mort de la mère est passible de rétorsion, peut être fantasmé comme un boomerang : du fait que je la voudrais morte, elle me tuerait ; inversement, du fait, qu'elle veut me tuer, je veux la voir morte. Les fantasmes d'empoisonnement sont fréquents chez les petites filles. La mort causée par la nourriture renvoie à une dépendance vitale, totale de l'enfant vis-à-vis de la nourriture de la mère, à une dimension de dualité mortifère expérimentée précocement.

Dans le terme « récriminer », il y aussi une valence réitérative, la répétition d'une accusation qui, bien que n'ayant pas un objet spécifique sur lequel s'appuyer, se répète sans trouver solution ; de là dérive l'obstination à la répéter. L'hostilité et la vénération vis-à-vis de la mère ne sont pas des attitudes alternatives qui s'excluent l'une l'autre, même si l'une peut être plus accentuée que l'autre.

Plus est fort l'attachement à la mère, la croyance dans son omnipotence, dans sa possibilité donc de « substantier » la fille, plus il est difficile que, au cours d'une analyse, cette conviction se dissolve et que la demande se déplace dans le champ plus praticable de la revendication phallique.

La récrimination fait stagner à nouveau le processus analytique parce que l'objet de l'accusation ne peut être formulé autrement que par le fait de se sentir menacée de mort. L'accusation a à voir avec la catégorie de l'impossible, avec l'impossibilité d'une transmission directe entre mère et fille.

L'objet de la subsistance n'est pas le secret

(67)Le terme subsistance employé par Lacan renvoie à une substance. L'objet de la récrimination est justement une « substance » mystérieuse ; c'est quelque chose que la mère ne cède pas et que la fille n'arrive pas à attraper. Il s'agirait d'une substance qui donnerait subsistance.

Cette substance secrète ne doit pas être confondue avec le « secret » du désir féminin après lequel court l'hystérique. Une consistance réelle lui est attribuée plus impénétrable que la supposition d'un savoir secret, c'est-à-dire d'une attribution imaginaire. Ceci a à voir avec le corps maternel, avec l'opacité d'une jouissance qui si elle n'est pas toute réelle parce qu'elle peut être fantasmée, imaginarisée, résiste à être comme relevant de la seule fantaisie. Il y a une particulière obstination (plus persistante dans les cas de névrose obsessionnelle) à vouloir maintenir vive l'impossibilité d'obtenir quelque chose de la mère et donc de rester prise dans un corps à corps fait d'oblativité et dans le même temps d'hostilité vis-à-vis d'elle.

A la différence de la récrimination, la revendication, bien que restant à un niveau de prétention imaginaire, fait appel à un tiers, requiert le père ; dans l'hystérie, par exemple, la protestation féminine est bien enracinée dans l'Oedipe et la dimension imaginaire des reproches adressés à la mère est plus facilement reconnue au fur et à mesure que l'analyse avance.

Refoulement-dénégation

Parce que la demande d'obtenir quelque chose de la mère, qui donne subsistance ne reçoit pas de réponse, la petite fille vit l'échec de ses tentatives comme un dommage causé par la mère qui ne lui cède pas quelque chose.

Cette sensation peut être plus pénible particulièrement quand les mères n'ont fait que céder aux demandes de leurs propres filles, alimentant ainsi l'idée qu'il y aurait toujours quelque chose d'autre à demander, quelque chose tenu en réserve. La « subsistance » attendue par la petite fille n'est pas nommable et de ce fait la dispute tourne autour d'un objet indéterminé et ne trouve trêve qu'à travers la norme oedipienne. Je parle de trêve et non de dissolution – terme freudien – du complexe d'Oedipe.

(68)La petite fille qui expérimente la mortification et la colère de n'avoir pas reçu de la mère, en tant que femme, une consistance féminine se retourne vers le père. Elle peut accomplir ce passage si elle découvre la castration maternelle : à partir de ce moment, selon Freud, s'installe la dialectique oedipienne. Quel est le mécanisme qui la gouverne ? S'agit-il seulement du refoulement du désir pour et de la mère, du renoncement à un rapport fusionnel et incestueux avec elle ?

Verleugnung, déni

La théorie freudienne du fétichisme nous enseigne qu'une découverte peut être déniée, que le manque (phallique) de la mère peut être connu et dans le même temps méconnu, et que la formule « oui, je sais, mais quand même » qui est exactement celle de la perversion, permet de maintenir une croyance bien que la sachant injustifiée.

La perversion est une structure masculine, perversion et fétichisme en général ne concernent pas la femme, cependant la croyance à laquelle elle peut renoncer, c'est-à-dire que la mère refuse de soutenir la fille et que cette subsistance a rapport avec une supposée substance féminine, non phallique que la mère détient, cette croyance est maintenue par un mécanisme de déni, *Verleugnung*.

Dans la clinique, la « chose » demandée à la mère se confond avec la demande d'attribution phallique (qui consiste, dit Freud, dans le reproche fait par la petite fille de ne pas l'avoir dotée de pénis) ou bien de la « jouissance » de la mère qui, comme le précise Chatel de Briançon, n'est pas de nature phallique. Les deux dimensions de nature respectivement imaginaire et réelle se superposent justement parce que la chose que l'on demande est innommable même si pour autant on n'y renonce pas.

Cette façon de ne pas y renoncer obéit au mécanisme de la dénégation et l'on peut, de ce fait avancer que l'entrée de la petite fille dans l'Oedipe advient à travers un mécanisme semblable à un mécanisme pervers. L'objet de la dénégation cependant, n'a aucune matrice réelle et visible, comme dans le cas du pénis fétiche de la perversion masculine ; il a rapport au contraire avec un phantasme d'intérieur, de cavité. Le phantasme du (69) « phallus en creux », par exemple, peut être une façon de dire la « chose » féminine imaginée « dedans ». Quelque chose qui ne se voit pas sera imaginé en empruntant l'image de ce qui est visible.

L'attachement de la petite fille à la mère, admettait encore Freud, peut se maintenir sans que la préférence de la petite fille se déplace sur le père : ainsi, quand l'attachement persiste, le père en vient à être considéré comme une annexe, un fétiche de la mère. Même quand l'Oedipe « réussit », la petite fille ne le franchit jamais vraiment, le double renoncement au lien incestueux avec le père et avec la mère n'est jamais définitif, admettait Freud.

Le terme *Verleugnung* que Freud avait dans un premier temps utilisé pour indiquer l'entrée dans la psychose et ensuite pour indiquer le mécanisme qui règle la perversion (*Le fétichisme*, 1927) est considéré en 1938 (la scission du moi dans le processus de défense) comme un mécanisme qui entre en action dans le psychisme du sujet dans de

nombreux cas où il apparaît comme une « moyenne mesure », une tentative imparfaite pour détacher le moi de la réalité ; deux attitudes opposées, indépendantes l'une de l'autre s'instaurent, ce qui entraîne la scission du moi³.

Le mécanisme de la *Verleugnung* appliqué à l'Oedipe féminin serait ainsi une « moyenne mesure » qui consiste dans le refoulement et l'acceptation de la castration. Il permet de ce fait une espèce de « sexualité sous réserve » qui comprend la possibilité de retourner en arrière si la satisfaction attendue du père ne constitue pas une réparation suffisante de la subsistance manquée.

3 R. CHEMAMA, *Dictionnaire de la psychanalyse*, p. 57.